Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

12 spécial | 2005

Une ville, une destinée : Orléans et Jeanne d'Arc

Avant-propos

Françoise Michaud-Fréjaville

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/2625>

DOI : 10.4000/crm.2625

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 1-4

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Françoise Michaud-Fréjaville, « Avant-propos », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 12 spécial | 2005, mis en ligne le 28 juin 2008, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/2625> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.2625>

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS

Le titre que reçoit ce recueil est dû aux hasards de la vie. Je ne faisais pas de recherches sur la société urbaine ni ne m'intéressais à Jeanne d'Arc quand je suis arrivée à l'université d'Orléans en 1969. Le choix de mes collègues n'est pour autant pas totalement arbitraire : presque le tiers de ce que j'ai signé depuis 25 ans concerne une ville et une femme auxquelles rien ne me rattachait à l'origine. Trois chemins se sont successivement offerts à moi, des voix ensorcelantes m'ont entraînée vers eux, fort loin des paysans et des espaces du Berry auxquels j'aurais dû consacrer tous mes travaux. Aurais-je pris le temps de méditer le *Pèlerinage de vie humaine*, ce qui suit n'eût pas vu le jour.

À l'origine de tout : 1971, un cours de licence sur la famille en France du Moyen Âge à nos jours, entreprise collective, enthousiaste et imprudente menée avec Antoine Prost et Jean Boissière sur un sujet alors presque sans bibliographie. Pour choisir un texte local de travaux dirigés sur l'apprentissage des jeunes des XIV^e-XV^e siècles, un parcours dans les fonds des notaires d'Orléans m'offrit de beaux exemples. Quand il s'est agi de commenter sérieusement le document, ce fut une autre affaire. Dans la littérature, on citait presque toujours des enfants placés à 12-14 ans par leurs parents chez un orfèvre. Pour ma part, je rencontrais des orphelins qui entraient tout seuls à 16-18 ans dans le métier de vigneron : rien ne collait plus. Les occasions de plusieurs rencontres sur l'enfance et les apprentissages, devenus des thèmes bien à la mode, ont entraîné la rédaction d'articles appuyés sur des dépouillements de plus en plus abondants dans les fonds des villes de la Loire moyenne. Les dernières réflexions, rédigées en 2005, sont encore inédites : affaire à suivre.

La vie urbaine d'Orléans à la fin du Moyen Âge ne peut être connue que de façon fragmentaire, en raison d'une documentation sinistrée. Mais c'est cependant dans la pâte même des documents qu'on la lit et dans les pierres de la ville – dessus et dessous – qu'on la sent. Le choix fait de privilégier les apprentis a nécessité un patient repérage de plusieurs milliers d'actes dans les registres de notaires. Les mises en fiche et des traitements graphiques ont suivi la progression des méthodes et des outils mis en une génération à la disposition des historiens. Nous sommes ici dans la droite ligne d'une histoire sociale quantitative, inscrite dans une durée, une suite de conjonctures et une chronologie précises. C'est une discipline très formatrice. Les registres étudiés courent des années 1360 jusqu'au XVI^e siècle. Je ne préjuge rien de la façon dont se passaient les choses auparavant. Je constate, au cours des 140 années de prise en compte, un relatif abandon des apprentissages payants et précoces, fréquents à la fin du XIV^e siècle, parallèlement à une confusion de plus en plus visible entre apprentissage et emploi d'une main-d'œuvre à bas prix (1430-1490). Je mesure, au terme de ce siècle et demi, un changement dans les années 1498-1500 rétablissant des pratiques plus éducatives et des contrats plus rigoureux qui laissent en suspens le sort de jeunes adultes. Je ne me hasarde pas plus près de nous. Ce que j'ai compris de ces temps lointains a aussi été nourri des réflexions sur la génération actuelle. Les difficultés d'une partie de la jeunesse d'aujourd'hui à

trouver une place dans le corps social et dans le monde du travail, surtout avec une qualification insuffisante, auxquelles on répond par des solutions en forme de stages peu ou pas payés et des emplois à durée limitée, succession de contrats couperets, peuvent paraître un écho à l'embauche médiévale en tant qu'apprentis de jeunes de 16 à 20 ans. Ces garçons venaient d'ailleurs (y avait-il eu, en d'autres lieux, un ou des contrats similaires ?), s'embauchaient pour des métiers à la technique parfois assez peu exigeante, en un temps de forts changements sociaux et économiques, d'incertitude démographique. Il y a parenté, il n'y a pas analogie, encore moins modèle d'évolution. Le discours des maîtres des métiers médiévaux orléanais ne nous est pas connu, nous n'avons que les faits ; il n'en reste pas moins qu'une bonne part des contrats des années 1430-1490 aboutissaient à faire travailler « au pair » un assez grand nombre de jeunes hommes qui auraient dû être salariés. Encore la forme contractuelle était-elle une garantie. On note que je ne dis rien des filles ou presque ; elles n'apparaissent, ombres furtives, que comme de rares exceptions.

La raison aurait voulu que mes infidélités au Berry se fussent cantonnées à ces jeunes au travail. Hélas, la ville d'Orléans m'a lancé deux appels. Le premier, à travers la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais, vénérable institution (1848) dont je devins la présidente en 1986. Le second par le Centre Jeanne d'Arc où, en 1990, je remplaçai comme directrice scientifique Philippe Contamine, lui-même successeur de Régine Pernoud. C'est ainsi que l'héroïne d'Orléans est venue perturber mon existence.

À partir des notaires, ce qui restait des archives urbaines orléanaises m'est devenu familier, comme la topographie de la ville où mon mari et moi avons choisi de résider, entre les lieux de recherche familiaux, les Archives Nationales à Paris et celles de Bourges et Châteauroux. La cité de naissance de mes enfants devenait de plus en plus la mienne : je m'attache où je suis. Notre institution universitaire est partagée entre le désir de nous voir nous « impliquer localement » et celui de nous pousser à un « rayonnement national, voire international de haut niveau ». L'équilibre est particulièrement difficile, même pour les historiens : le « local » n'est guère apprécié des instances qui gouvernent les carrières. La complicité entre collègues a provoqué des choix qui ont aggravé mon cas. Nous avons mis au programme, pour les jeunes et les moins jeunes étudiants, un cours sur l'histoire d'Orléans qui fit salle pleine. Il était nourri de nos recherches qu'il fallait renouveler pour chaque rentrée : les jeunes portaient, les vétérans restaient, demandaient de l'inédit. Au bout de quelques années, ressources archivistiques et envies épuisées, nous avons abandonné. Quelques traces en demeurent dans ce recueil avec les travailleurs du métal, le marchand de canon Naudin Bouchard, les processions urbaines et la religion civique – thèmes actuellement fort prisés – et, ailleurs, dans la participation à *l'Histoire d'Orléans et de son terroir* (1982) et à *l'Histoire religieuse de l'Orléanais* (1983).

Régine Pernoud avait créé le Centre Jeanne d'Arc d'Orléans (CJA), une entreprise qui illustre une des capacités premières de cette archiviste atypique : ne jamais céder sur ce qu'on aime. La célébration du 750^e anniversaire de la libération de la ville devait se marquer par une série d'événements, dont un colloque à l'automne de 1979. Je fus au comité des Célébrations Nationales la caution universitaire orléanaise de la préparation des manifestations. Le sujet à traiter me fut pratiquement imposé : les comptes de la ville d'Orléans avant le siècle. Grâce aux

microfiches du CJA, j'ai passé tous les jours et semaines de congé de cette année-là devant un écran à vivre avec les receveurs de la ville. Ils ne m'ont guère quittée depuis.

Les saintes Geneviève et Odile, saint François avaient eu la faveur des miens « aux temps de nos anciens malheurs » : née à Paris pendant l'occupation, on m'a prénommée Françoise, Marie-Odile... Je n'avais pas été élevée dans le culte de Jeanne d'Arc. Je conserve un souvenir cuisant de l'indignation, retenue mais réelle, d'une grande dame tchèque, Anezka Masarykova, petite-fille du président Masaryk, chez laquelle, à Prague en 1976, devant une tasse de thé, je déclarai sans fard que « je me méfiais tant du personnage que de son histoire posthume ». Je m'étais perdue d'honneur ce jour-là. Il a donc fallu beaucoup de persuasion conjointe de la part de Philippe Contamine et du maire et collègue Jean-Pierre Sueur pour que j'accepte, en tant que médiéviste seulement avais-je prévenu, de m'installer au centre Jeanne d'Arc en 1990. Au bout d'assez peu de temps, le « syndrome johannique » m'attaquait, maladie qui dure encore et, entre deux détours pour visite d'églises et contemplation de plâtres poussiéreux, ponctionne le porte-monnaie et charge les murs familiaux.

Régine Pernoud a raconté comment, obéissant à la commande d'une traduction, elle fut séduite par Jeanne en lisant le procès de condamnation. À peu de chose près, il en fut de même pour moi. Je me devais de mieux connaître mon sujet. Ayant évacué dans un premier temps tout ce que j'avais lu sur Jeanne – y compris, j'ose le dire, mes prédécesseurs à la direction –, je me suis attaquée aux éditions récentes des deux procès, aux tomes IV et V de Quicherat, aux documents et textes du XV^e siècle, et aux traités publiés par Lanéry d'Arc. La particularité inouïe du personnage et aussi son profond enracinement dans les structures religieuses, politiques et sociales de son temps, cadre dont vingt ans de carrière universitaire m'avait rendue familière, me sont alors apparus avec une force croissante. Je pouvais à ce moment-là faire le tri de la littérature entre l'excellent, l'utile, l'accessoire, le fantaisiste, le redondant et l'inadmissible. Le plus difficile pour une médiéviste fut d'admettre que rien ne devait être rejeté d'un centre de documentation de ce type, même les fort mauvaises choses sur la princesse cachée, la « survivance » et les complots de Yolande d'Aragon ou du « Vatican ». Il fallait aussi savoir rester ferme, avec politesse, envers les lecteurs, les correspondants, les auteurs, les cinéastes et les journalistes. Ainsi me suis-je prise au double jeu de l'histoire des représentations et de l'historiographie, là aussi démarches très actuelles. Aussi étrange que cela puisse paraître, je n'ai jamais fait un seul cours sur Jeanne d'Arc. Je ne voulais pas non plus écrire une nouvelle histoire de Jeanne, mais je désirais essayer de comprendre, thème après thème, ce que ses contemporains accessibles pour nous, les témoins du procès en nullité, les savants appelés à la rescousse par ses partisans, les chroniqueurs amis et ennemis laissaient filtrer de leurs savoirs et croyances sur la Pucelle. On peut trouver dans ma démarche de l'artifice, voire des facilités ou de la paresse : le sang, la jeunesse, le chef de guerre, la martyre du bûcher, l'anthroponymie (grâce à Monique Bourin) et l'interpellation passés en revue tour à tour n'aident pas forcément à construire un personnage cohérent. On le sait, Colette Beaune a pleinement réussi ce que je n'aurais certainement pas osé composer. Pour autant, les sources n'ont pas fini de parler.

Au CJA, centre de documentation ouvert à tous, est annexée la Maison de Jeanne d'Arc où des expositions temporaires prennent place à côté de présentations permanentes. C'est le contact avec un public international souvent averti, où les universitaires français sont très minoritaires, et avec les visiteurs familiaux du jeudi, qui m'a entraînée à l'historiographie de Jeanne d'Arc et à tout ce qui était figuration matérielle. Les expositions donnaient la primauté aux images et aux objets. Rien qui aurait évoqué directement l'héroïne ne pouvait lui être contemporain. Tout était interprétation d'un passé plus ou moins long, trace d'histoires et de traditions générales ou locales, nationales et étrangères, succession de modes. Un destin si étonnant, si tôt chargé de merveilleux et de méfiance, de haine et d'amour, de politique et de religieux n'a jamais été, au cours des siècles, présenté de façon véritablement neutre. Jeanne provoque encore des passions contradictoires. L'historien a le devoir de disséquer ces dernières, d'en mesurer la pertinence, l'honnêteté ou le calcul et de mettre en perspective les œuvres auxquelles elles ont abouti. Péguy et sa *Jeanne d'Arc* : à la lumière de l'expérience et des années passées au CJA, la relecture du texte de 1896 se révéla pour moi un dépoussiérage inattendu. La statuaire, les gravures et le cinéma comme reflets de leur époque m'ont permis de lever les yeux des textes et de retrouver d'anciennes affections : l'histoire de l'art et les salles obscures. Jeanne d'Arc se réécrit tous les jours, c'est l'intérêt d'étudier un mythe.

Ces diverses approches d'Orléans et de Jeanne d'Arc ont un côté hétéroclite, il faut être lucide. Elles répondent, parfois dans l'urgence, à nombre de sollicitations extérieures dont beaucoup d'autres ont été récusées. Il arrivait que je sente comme un reproche l'affabilité d'un Robert Fossier, pas tout à fait résigné à ne connaître le Berry rural qu'en pointillé. J'ai dû, au cœur de mes douze années au service de la Pucelle, abandonner celle-ci deux ans au bénéfice du CNRS et des campagnes du Berry, arrachement salutaire pour ma carrière à l'enchantement ligérien. Le choix de mes collègues et amis de privilégier mes travaux orléanais me montre cependant que je ne m'étais pas complètement égarée sur une mauvaise pente.

Remerciements et avis

Sans tomber dans le travers actuel de rendre grâce à tout va, je dois à mes lecteurs de leur dire que l'initiative de cette publication revient à l'équipe des médiévistes de l'Université : Jean-Patrice Boudet, Philippe Faure et Chantal Senséby, avec l'aide logistique de Josée Bouyer. Jean Nivet (SAHO) et Olivier Bouzy (CJA), ont travaillé à la récupération des textes les plus anciens ou dont les disquettes avaient disparu. Bernard Ribémont a réalisé l'ingrat travail d'édition. Les légères modifications et actualisations apportées aux textes originaux sont de mon fait.